



BETINA KRAHN

L'ultimatum

LA FAMILLE BUMGARTEN



AVENTURES & PASSIONS

L'ultimatum

BETINA
KRAHN

LA FAMILLE BUMGARTEN – 1

L'ultimatum

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Élisabeth Luc*





POUR elle

Si vous souhaitez être informée en avant-première
de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées,
retrouvez-nous ici :

www.jailu.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titre original

A GOOD DAY TO MARRY A DUKE

Éditeur original

Zebra Books, published by
Kensington Publishing Corp.

© Betina Krahn, 2017

Pour la traduction française

© Éditions J'ai lu, 2022

Pour Michael, Sarah et Lauren.

*Puissiez-vous trouver un amour
qui vous aidera à devenir
les personnes que vous voulez être.*

Prologue

État de New York, 1888

Le moment qu'elle attendait depuis si longtemps était arrivé, son heure de gloire avait sonné !

Elle montait le cheval idéal – une bête robuste et endurante d'un noir de jais – et arborait la tenue d'équitation parfaite – veste rouge, jupe noire et petit chapeau joliment incliné sur le côté de la tête.

Les participants à la chasse à courre de Bellington étaient rassemblés dans la cour pavée. Déjà, le maître d'équipage battait le rappel de ses troupes, saluant avec chaleur les messieurs et complimentant les rares dames qui ne tarderaient pas à sillonner la campagne à la poursuite d'un renard traqué par une meute de chiens fébriles. En ce matin frais et ensoleillé, les chênes étaient encore nimbés de brume. Les chevaux piaffaient d'impatience tandis que les cavaliers pariaient sur qui assisterait à l'hallali tout en évaluant du regard la ravissante créature qui tenait les rênes d'un superbe étalon noir.

Elle leur rendait leurs regards, le menton haut. Lorsque le maître d'équipage lui présentait des messieurs, elle leur serrait la main d'une poigne de fer. Elle jeta un coup d'œil aux autres dames présentes : des créatures délicates montant en amazone

qu'il fallait hisser en selle et harnacher comme des enfants. Elle-même se dispensait de monter. Dès que le son du cor de chasse retentirait, elle leur prouverait à tous que Daisy Bumgarten était une cavalière hors pair qui n'avait nul besoin d'être ménagée. *Je vais leur montrer, à ces blancs-becs de citadins !*

— Daisy ! souffla sa mère d'un ton réprobateur.

La jeune fille émergea de ses pensées et vérifia aussitôt que sa jupe ne révélait pas ce qu'elle portait dessous. Sa mère déposa un baiser sur sa joue et redressa son chapeau pour lui donner un air plus sage, telle une mère attentive venue dire au revoir à son enfant. Daisy n'était pas dupe. Elle était juste venue lui rappeler l'importance de l'occasion qui s'offrait à elle.

— Cesse de regarder les gens fixement, gronda Elizabeth Bumgarten en crispant les doigts sur son bras. Retiens ton monstre de cheval et fais-toi discrète. Reste au milieu et efforce-toi de tenir compagnie à ces dames. Évite les haies. Une jeune fille convenable ne franchit pas les obstacles.

— En selle ! ordonna le maître d'équipage. Départ imminent !

Tous les cavaliers se mirent soudain en marche.

— Prends soin d'utiliser le...

Daisy n'entendit pas la fin de la phrase, mais sa mère lui recommandait à coup sûr d'utiliser le monter. La jeune fille suivit la foule, puis regarda derrière elle, histoire de s'assurer qu'elle était hors de la vue d'Elizabeth. Elle empoigna alors le pommeau, glissa un pied dans l'étrier et jeta la jambe par-dessus la selle. *Voyons un peu si les autres filles sont aussi à l'aise que moi !* Elle releva le bas de sa jupe. Au son du cor, les chiens s'élançèrent, puis un cri donna le signal du départ aux cavaliers, qui quittèrent la cour en direction du champ voisin. Sa mère n'avait même

pas remarqué qu'elle utilisait sa selle western, telle fut la dernière pensée de Daisy avant de se laisser emporter par l'excitation générale.

Deux heures plus tard, des chevaux en nage et leurs cavaliers pénétrèrent dans la cour. Les chiens aboyaient triomphalement en bondissant autour des chasseurs tandis qu'ils mettaient pied à terre. Enhardis par le bourbon, les hommes rivalisaient de fanfaronnades en quête d'une reconnaissance de leurs prouesses. Les flacons en argent gravés d'un monogramme passaient de main en main. Daisy saisit celui qu'on lui tendait avec un sourire, avant de boire une longue rasade d'alcool ambré de premier choix.

Des rires masculins fusèrent autour d'elle lorsqu'elle s'essuya la bouche d'un revers de manche avant de rendre le flacon à son propriétaire. Elle avait réussi ! Non seulement elle avait pris la tête du groupe, mais elle avait franchi cinq haies avec style. En bons camarades, les hommes portaient un toast à son exploit. Trop occupée à savourer leurs regards admiratifs, elle n'entendit pas les pas précipités de sa mère. Ce n'est que lorsque celle-ci la prit par le bras pour la faire pivoter qu'elle sut qu'elle avait des ennuis.

— Daisy, mon petit, tu dois être fatiguée. Viens te reposer un peu avant de te changer pour le thé, suggéra Elizabeth Bumgarten, les lèvres pincées.

Son regard étant aussi implacable que sa poigne, Daisy se laissa entraîner en priant pour que sa mère ne l'ait pas vue boire de l'alcool. Elle en sentait encore la chaleur dans tout son corps – un remontant qui allait lui être utile, devinait-elle.

Sa mère l'entraîna sans ménagement vers le manoir, puis dans l'escalier majestueux en acajou sculpté jusqu'à l'une des chambres mises à la disposition des dames en visite.

La chambre « bleu porcelaine » était envahie de robes, de valises, de cartons à chapeau et de diverses petites malles. Le sol et les tables étaient recouverts de papier de soie, de souliers, de boîtes de talc parfumé, de rubans et de brosses à cheveux. Dieu merci, les dames et leurs caméristes étaient absentes si bien que personne n'entendrait le sermon que Daisy était sur le point d'endurer.

— Comment oses-tu te montrer à ces gens dans cette... cette...

Sa mère fixa d'un regard noir sa surjupe, qui était relevée et coincée dans sa ceinture, révélant ses pantalons en laine.

— Pour l'amour du ciel, qu'est-ce qui t'a pris de te munir de cette... chose ?

— Je ne sais pas monter en amazone, maman. La dernière fois que j'ai essayé, j'ai failli me briser le cou. Essaie donc de franchir un obstacle sur une de ces selles de malheur.

Elle s'en voulut aussitôt d'avoir mentionné les obstacles, mais releva fièrement la tête.

— Tu préfères peut-être que je porte une maudite jupe et que je montre mes jambes ?

— Comment oses-tu employer un tel langage ?

Sa mère l'accula contre le mur et se pencha pour humer son haleine.

— Tu as bu !

— Rien qu'une goutte, admit Daisy, consciente de reprendre l'expression de son cher oncle Red, ce qui n'avait certainement pas échappé à sa mère.

Elizabeth blêmit, momentanément privée de l'usage de la parole, mais elle se ressaisit bien vite.

— Tu sais pertinemment que notre présence ici n'est que tolérée. Si Mme Barclay n'était pas intervenue pour nous obtenir une invitation... C'est notre unique chance de prouver que nous ne sommes pas qu'une bande de rustres...

Un brouhaha de voix féminines leur parvint soudain, puis la porte en acajou s'ouvrit sur le rire haut perché de Mme Townsend-Burden.

— Avez-vous vu le visage de cette femme ? s'écria-t-elle. Elle était mortifiée.

— À juste titre, répondit une voix inconnue aux intonations bostoniennes. Et ces culottes bouffantes ! Seigneur, même Amelia Bloomer a renoncé à défendre cette tenue alors qu'elle a mené un combat pour la réforme vestimentaire.

— Ce n'est pas une..., commença Daisy, aussitôt bâillonnée par sa mère.

Les deux femmes étaient dissimulées derrière un rideau de robes suspendues, mais elles ne passeraient pas inaperçues très longtemps. La porte menant au cabinet de toilette attenant à la chambre était ouverte, Elizabeth poussa sa fille dans la petite pièce carrelée de blanc. Portant un index à ses lèvres, elle lui intima le silence.

— Quant à monter à califourchon ! Avec les hommes, en plus ! poursuivit Mme Townsend-Burden. Quelle audace !

— C'est grossier, fit une troisième voix. Où est ma camériste ? Mes pieds me font un mal de chien !

Elle baissa d'un ton pour maugréer :

— En tout cas, ces messieurs se sont bien rincé l'œil.

Elle éclata d'un rire dur.

— Vous l'avez vue, ce matin, avant le départ ? Elle n'attendait même pas d'être présentée. Elle souriait,

riaît, serrait des mains... comme un homme. Croyez-moi, cette fille n'a rien d'une innocente.

— C'est une gourgandine, voilà tout. Elle est trop effrontée pour qu'il en soit autrement.

Le cœur de Daisy se serra lorsqu'elle vit la flamme dans le regard de sa mère vaciller puis s'éteindre. Elle eut envie de se détourner pour ne pas voir la douleur d'Elizabeth. Celle-ci avait amené sa famille à New York dans un but précis. Depuis trois ans, elle s'efforçait de se faire accepter dans la bonne société dans l'espoir que ses filles y trouvent leur place.

La plupart du temps, Daisy ignorait les aspirations de sa mère ou feignait de s'en amuser, se moquant des leçons de maintien, des essayages chez les couturières, des cours de culture générale qui en résultaient. En vérité, elle trouvait insupportable l'idée que, parce que leur fortune était récente, ses sœurs et elle étaient considérées comme inférieures et devaient travailler dur pour être dignes d'intérêt. Pire encore, la surveillance perpétuelle de sa mère, qui ne lui faisait pas confiance s'agissant des hommes, l'irritait. Pour toutes ces raisons, elle avait cherché à se soustraire à ses tentatives répétées pour la faire changer.

Jusqu'à maintenant. Jusqu'à ce qu'elle entende les craintes et les critiques sévères de sa mère énoncées par d'autres personnes qui ridiculisaient les efforts de celle-ci et considéraient sa fille comme une gourgandine – un jugement féroce.

— L'argent n'achète pas tout, poursuivit la troisième femme, dont l'accent élégant dégoulinait de dédain. L'éducation, les bonnes manières... Cette petite sauvageonne et sa mère ne mettront jamais les pieds dans ma salle de bal, je vous le garantis. M. McAllister et moi sommes d'accord sur ce point.

La mention de ce nom et d'un bal identifia la troisième invitée. M. McAllister. *Ward McAllister.*

Même Daisy connaissait ce nom. Cela signifiait que leur troisième détractrice n'était autre que Mme John Jacob Astor en personne. La reine de la bonne société new-yorkaise. Créatrice et dirigeante des Four Hundred¹. Finalement, Mme Astor daignait assister à cette « réception si ennuyeuse et à la campagne ».

Daisy vit sa mère rougir d'humiliation. Les attaques verbales des trois femmes se poursuivirent jusqu'à l'arrivée de leurs femmes de chambre.

Lorsqu'elles quittèrent enfin la pièce, Daisy et sa mère étaient recroquevillées dans un coin du cabinet de toilette. Daisy fut la première à risquer un regard prudent dans la chambre, qui avait à présent des airs d'atelier de couture. Elle se tourna vers Elizabeth, qui semblait abattue.

— J'ai l'impression que ton vœu se réalise, déclara celle-ci d'un ton amer. C'en est fini des leçons de maintien, des tenues coûteuses et de mes ambitions te concernant.

— Tout n'est pas perdu, assura Daisy, anxieuse. Je me tiendrai bien, je te le promets. Je ne poserai plus les yeux sur un homme et je ferai de mon mieux en toute occasion. Tu verras...

— J'ai vu, et les autres aussi, déclara Elizabeth d'une voix étranglée de colère. Nous sommes les parias de la bonne société. Ma fille, tu as anéanti non seulement mes espoirs, mais aussi ceux de tes sœurs. Leur réputation est définitivement flétrie par ton comportement égoïste et ton entêtement.

Se plantant devant sa fille, elle lui assena le coup de grâce.

— J'espère que tu es fière de toi.

1. Quatre cents couples ou personnages les plus en vue de la bonne société new-yorkaise de l'époque. (*N.d.T.*)

1

Londres, deux ans plus tard

— Tu n'es pas obligée de faire ça, mon petit, déclara oncle Red comme ils s'immobilisaient sur les marches du perron de la somptueuse résidence londonienne du comte de Mountjoy.

— Si, il le faut, souffla Daisy, qui étouffait dans son corset.

Ces deux dernières années, elle avait travaillé d'arrache-pied pour en arriver là. Quelques vertiges et une impression de suffoquer étaient un petit prix à payer pour grimper dans l'échelle sociale. Elle avait des obligations, après tout : des sœurs à marier et une mère désireuse de retrouver sa dignité.

Elle allait réparer ses erreurs en épousant un aristocrate de haut rang. Et lorsqu'elle rentrerait chez elle au bras de son riche mari, Mme Astor s'étranglerait en découvrant que cette gourgandine de Bumgarten avait tiré le gros lot. Encore fallait-il qu'elle survive à la soirée avec ce maudit corset.

— Tu veux un petit remontant pour te donner du courage ? proposa oncle Red en tapotant sa poche intérieure.

Sa sollicitude était touchante, compte tenu de son propre calvaire. Non seulement il était sobre,

mais il était engoncé dans une jaquette et un col amidonné qui lui serrait le cou. Le visage rougeaud de Redmond Strait exprimait une compassion aussi énorme que la mine d'argent qu'il avait découverte dans le Nevada.

— Tout va bien, mon oncle, je t'assure, mentit-elle. Cela ne pourrait aller mieux. Je brûle de m'élan- cer sur la piste de danse.

Red soupira face à son expression déterminée et la prit au mot. Dès qu'il eut remis leur invitation au valet en livrée, il partit en quête d'un rafraîchis- sement.

Daisy s'attarda au pied du grand escalier menant à la salle de bal, n'osant gravir les marches dans sa robe qui pesait une tonne. Elle ressemblait à un bouquet dans la vitrine d'un fleuriste avec son décolleté ourlé de fleurs en soie et brodé de feuilles de vigne, sans parler de ces papillons ridicules qui parsemaient sa toilette à la demande expresse de la comtesse. Elle saisit l'un d'eux à sa taille et tira si fort que les fils qui le maintenaient en place cédèrent.

Au moment où elle soulevait le bas de sa robe, une main se referma sur son coude.

— Suivez-moi, mademoiselle Bumgarten, ordonna lady Evelyn Hargrave, comtesse de Kew.

Censée parrainer Daisy et la guider dans ses recherches matrimoniales, elle avait les yeux étrécis et les lèvres pincées. Se fiant à la force avec laquelle elle l'entraînait dans son sillage, Daisy devina qu'elle était en mauvaise posture.

Elles empruntèrent un long couloir et pénétrèrent dans une pièce sombre tapissée de livres qui sentait le cigare et le cuir.

— Pour l'amour du ciel, où sont vos gants ?

Daisy soupira et sortit des replis de sa robe ses gants de chevreau. La comtesse s'en empara et elle se

prépara à la réprimande qui allait suivre. Les Anglais étaient obsédés par les gants, qu'ils portaient à toute heure du jour et de la nuit, et parfois même à table.

— Je crois avoir été très claire sur ce point. Une dame n'apparaît pas en public sans ses gants.

— Ils me font des bras boudinés comme des saucisses ! protesta Daisy alors que la comtesse lui tendait un gant.

— Ce ne serait pas le cas si vous...

La comtesse s'interrompt, mais Daisy acheva mentalement la suite : « si vous aviez des bras un peu plus féminins. » Elle n'y pouvait rien si son corps avait, selon l'expression de Charles Worth, à Paris, « un remarquable aspect physique ». N'avait-elle pas passé le plus clair de son temps à dresser des chevaux, porter des selles, soulever des bottes de foin ? Ses trois années à New York, avant son départ pour Paris et Londres, n'avaient pas suffi à adoucir les contours.

La comtesse, qui se battait avec les petits boutons de ses gants, leva soudain la tête.

— Où est passé le papillon à votre ceinture ?

— Je le trouvais ridicule, alors j'ai...

Daisy ouvrit la main, révélant une boule de soie bleue. La comtesse faillit s'étrangler. « Si seulement », songea Daisy.

— Nous avons déboursé une petite fortune pour faire réaliser ces papillons évoquant des spécimens exotiques très rares.

Lady Hargrave s'empara de la pièce de soie et s'efforça de lui rendre sa forme d'origine.

— Vous étiez censée en avoir deux dans les cheveux et deux autres sur l'épaule. Où sont-ils ?

Si seulement cette femme pouvait lâcher quelques jurons au lieu d'afficher cet air pincé et réprobateur qui lui rappelait tant sa mère ! Daisy ouvrit son

réticule pour révéler les quatre papillons froissés qu'elle avait ôtés dans la voiture.

Consternée, la comtesse ferma brièvement les yeux.

— Mademoiselle Bumgarten, vous m'avez engagée pour vous aider dans vos recherches. Je ne peux rien faire pour vous si vous refusez de suivre mes conseils. Je vous attendrai près de l'escalier pour vous accompagner, si vous vous décidez à coopérer.

Dès que la porte de la bibliothèque se fut refermée, Daisy fusilla du regard ses gants et les papillons de soie.

— Je suis une adulte.

Elle jeta son réticule sur une chaise et entreprit de boutonner ce maudit gant.

— Je ne devrais pas être obligée de me déguiser en fichu pot de fleurs !

— Je suis d'accord, fit une voix masculine.

Daisy porta la main à son cœur et fit volte-face. Une tête apparut au-dessus du dossier d'un canapé.

— Que faites-vous là ?

— Je fuis les foudres de la mère d'une certaine jeune fille. Du moins jusqu'à ce que votre gouvernante et vous fassiez irruption.

— La comtesse n'est pas ma gouvernante, s'indigna Daisy. Espionner les conversations n'est pas... Vous auriez pu signaler votre présence.

— Au risque d'être privé d'une conversation passionnante ?

Elle aperçut enfin le visage de l'homme, qui affichait une expression faussement contrariée.

— Aïe ! Je comprends mieux la comparaison avec un pot de fleurs.

Il se leva, dépliant sa silhouette élancée. Il avait les cheveux assez longs, un visage saisissant et une tenue de soirée qui soulignait un corps finement

musclé. Dans la pénombre, cette vision était inquiétante... troublante, plutôt – du genre qui fait naître une onde de chaleur particulière au creux du ventre.

Elle s'empourpra et baissa les yeux sur son gant qu'elle entreprit de boutonner avec application. L'homme contourna le canapé et la rejoignit, de sorte qu'elle dut relever la tête. Lorsqu'il s'arrêta à moins d'un mètre d'elle, elle ne put s'empêcher de reculer.

Il était grand, ténébreux et, elle devait l'avouer, très séduisant. Des pommettes saillantes, un nez droit très anglais et des lèvres dont la courbe était on ne peut plus sensuelle.

— Vous avez raison. Ces papillons sont ridicules.

Grand, ténébreux et intelligent. Autrement dit, une source d'ennuis. Un homme ayant l'audace d'écouter un échange qui ne lui était pas destiné et de formuler un commentaire sur l'apparence d'une dame ne s'embarrassait guère de scrupules. De toute évidence, il considérait que les convenances et les règles s'appliquaient aux autres.

Lorsqu'il lui prit la main pour finir de boutonner son gant, Daisy ressentit des picotements dans ces parties de son corps dont une femme honorable était censée ignorer l'existence. Elle voulut se libérer, mais il la retint.

— Il est pratiquement impossible de boutonner ces gants d'une seule main, dit-il en s'affairant avec habileté.

Elle lui jeta un coup d'œil et nota qu'aucune pomme grasse ne faisait briller ses cheveux sombres.

Elle s'ébroua mentalement. Elle ne devait pas céder aux sirènes de ses pulsions rebelles. Elle était venue en Angleterre pour épouser un duc et elle le ferait quoi qu'il en coûte.

Dans ces conditions, pourquoi tolérait-elle le comportement aussi déplacé que présomptueux de ce goujat ? Les Britanniques étaient décidément un peuple étrange.

— Je vais terminer toute seule, assura-t-elle en lui arrachant littéralement la main.

Elle refusa de le regarder. L'homme fit un pas en arrière et l'observa tandis qu'elle tâtonnait avec les boutons.

— Vous êtes américaine.

Daisy perçut un sourire dans sa voix. Sans doute affichait-il cet air supérieur cher aux aristocrates anglais.

— Mais vous n'êtes pas de Boston.

— Dieu merci, rétorqua-t-elle entre les dents. Je viens du Nevada. C'est dans l'Ouest.

— Je sais où se trouve le Nevada. Non loin de la Californie.

— Bravo ! railla Daisy.

Elle regretta aussitôt son sarcasme, mais il se contenta d'un rire rauque qui ne fit qu'accroître son trouble.

— À ce rythme, vous serez là jusqu'à la dernière danse.

Elle le laissa lui reprendre la main et commit l'erreur de lever les yeux. Il avait de longs cils dont elle sentait presque la caresse sur sa peau.

— Vous portez une robe signée Charles Worth, si je ne m'abuse.

— En effet.

— Elle se démarque de ses autres créations, s'étonna-t-il.

— Elle a été créée pour ce bal.

— Je l'imagine aisément. Le duc est connu pour son amour de la nature.

Daisy rougit. Il savait fort bien pourquoi elle portait une robe aussi extravagante et semblait bien trop amusé par la situation à son goût.

— Moi aussi, répliqua-t-elle. J'adore les fleurs. Et les papillons.

— Ah oui. Les papillons. Ils étaient dans vos cheveux, non ?

À peine le dernier bouton de son gant dans sa boutonnière, elle recula et chercha un miroir du regard. Elle ne trouva qu'un tableau sous verre et s'en approcha. Tant bien que mal, elle parvint à glisser deux papillons de soie dans ses cheveux, puis s'efforça d'en fixer un troisième parmi les fleurs et les perles ornant son épaule. Elle avait dû grommeler car son critique de mode s'esclaffa. Lorsqu'elle tourna la tête, il se tenait près d'elle et lui tendait une épingle en or.

— Essayez avec ceci.

Son sourire lui donna la chair de poule.

— Je ne pourrais pas, balbutia-t-elle en observant un malheureux papillon pendre lamentablement.

— Eh bien, je vais m'en charger.

Il prit deux papillons et les transperça de son épingle avant de glisser les doigts sous la manche de sa robe et de fixer le tout sur une fleur. Ses doigts s'attardèrent sous le tissu. Il promena lentement le dos de ses phalanges le long de son décolleté. Daisy se figea, incapable de protester lorsqu'il atteignit le haut de son sein gauche et caressa franchement la chair exposée si sensible.

Elle redressa le menton, s'apprêtant à lui faire savoir que son comportement était plus que déplacé, mais il se pencha vers elle, si près qu'elle distingua ses prunelles de bronze. C'était là le regard d'un homme qui comprenait les désirs les plus profonds d'une femme et lui promettait des plaisirs partagés. Un regard où, malheureusement, se lisaient aussi de

l'humour, de l'intelligence et une curiosité empreinte de sensualité. Elle fut parcourue d'un frisson.

Elle devrait le repousser, lui montrer qu'une fille du Nevada savait se défendre contre les goujats. Hélas, elle avait un faible pour les grands bruns ténébreux animés de mauvaises intentions, et celui-ci dépassait les normes en tout point. Son corps se tendait déjà de désir et ses lèvres réclamaient le genre de contact auquel elle s'était promis de renoncer tant qu'elle n'aurait pas prononcé ses vœux de mariage.

— Voilà, dit-il avec un sourire ironique en laissant retomber sa main. Si l'on oublie le fait que ces deux papillons ont l'air de s'accoupler, les apparences seront sauvées.

— De s'accoupler ? répéta-t-elle, les yeux écarquillés. Espèce de... de...

Retenant un juron, elle prit une profonde inspiration.

— Quel est le nom de cette mère de famille que vous fuyez avec tant de zèle ?

Son sourire s'effaça et il la dévisagea.

— Un gentleman n'évoque pas les femmes de sa vie.

— Vraiment ? fit Daisy en se dirigeant vers la porte. Ma foi, je la reconnâtrai sans peine car elle sera armée d'un fusil et accompagnée d'une fille au physique ingrat.

2

Ashton Graham, deuxième fils du cinquième duc de Meridian, regarda la jeune Américaine à la langue bien pendue quitter la bibliothèque du comte et sourit. Des robes de chez Worth et la comtesse de Kew pour la parrainer ; elle ne lésinait pas sur les moyens pour attirer l'attention de son frère. Pauvre petite, si elle pensait impressionner Arthur avec ses courbes et son décolleté audacieux – si magnifique soit ledit décolleté... Ashton sentait encore le contact de sa peau satinée sous ses doigts. À sa connaissance, son frère aîné Arthur, sixième duc de Meridian, n'avait jamais montré le moindre intérêt pour une femme de sa propre espèce.

Pour autant, cette Américaine aux grands yeux hardis et à la peau douce pourrait bien être la première à capter son attention. Elle avait de l'esprit, de l'expérience, sans parler de sa beauté. La présence de ces papillons de soie n'était pas fortuite car le duc se passionnait pour ces créatures et tout ce qui se déplaçait sur six pattes. Arthur était un incorrigible collectionneur et un naturaliste-né.

Ashton vérifia son apparence dans le sous-verre que la jeune fille avait utilisé en guise de miroir. En redressant sa cravate, il aperçut un morceau de tissu

bleu coincé entre le mur et la console, un papillon de soie en piteux état.

Il était de la même couleur que les yeux dans lesquels il avait décelé un trouble au contact audacieux de ses doigts. Avec un frisson d'impatience, il glissa le papillon dans sa veste en se promettant de revoir cette voluptueuse petite Américaine.

Dans l'escalier menant à la salle de bal, Ashton repéra son oncle, lord Bertram Graham. Ce dernier venait droit sur lui. Il scruta les alentours en quête d'une échappatoire. En vain. Le vieil homme lui empoigna le bras et l'entraîna à l'étage en direction d'un petit salon privé.

Ashton réprima un grognement en y découvrant une demi-douzaine de membres plus âgés de la famille, présidés par la redoutable sœur aînée de son père, lady Sylvia Graham Upshaw. Des regards hostiles se posèrent sur lui. C'était de mauvais augure.

Il s'approcha d'abord de sa tante Sylvia, vêtue de noir de la tête aux pieds, avec voile et mantille, alors que son mari était mort depuis presque trente ans. Sa main gantée était glaciale, nota-t-il. La vieille dame avait le don de priver son entourage de toute énergie.

— Ma chère tante, vous êtes l'image même de la santé.

— Et toi, tu es l'image même de la débauche.

Les autres opinèrent en chœur.

Ashton se prépara au pire. Laquelle de ses aventures lui valait ce passage devant le tribunal familial, cette fois ?

— Je suppose que je suis sur la sellette, dit-il en gratifiant ses vieilles tantes de son plus beau sourire.

Deux d'entre elles le lui retournèrent furtivement, mais tante Sylvia eut une moue de dégoût.

— Tu as de la chance, au contraire, déclara-t-elle. Une chance unique de te rendre utile à ta famille, pour une fois. Nous t'avons enfin trouvé une tâche qui mettra à profit ta propension naturelle dans notre intérêt à tous.

Ashton était perplexe. Sa propension naturelle ? À leurs yeux, il n'était bon qu'à mener la grande vie et à créer du scandale.

— Je ne suis pas sûr de comprendre, avoua-t-il.

Ils devaient être en grande difficulté pour solliciter son aide. La noblesse et la finance n'étaient pas son fort, et les vieux grigous qui géraient le patrimoine familial ne faisaient rien d'autre de leur vie.

— Il est survenu un problème que nous ne pouvons tolérer. Comme à son habitude, ton frère ne voit rien d'autre que ses maudits insectes. Il est de notre devoir de le protéger, ainsi que l'héritage familial, des griffes de cette Américaine gourde et cupide.

— Une Américaine en quête d'un aristocrate, précisa l'oncle Bertram d'un air grave.

Ashton n'ignorait pas que, depuis une dizaine d'années, les riches héritières américaines affluaient en Angleterre et étaient accueillies à bras ouverts par les nobles désargentés. Le prince de Galles, Albert, encourageait ces alliances opportunistes du sang bleu et de l'argent vite gagné. « Bertie », comme on le surnommait, aimait beaucoup les jolies Américaines au caractère bien trempé. Et assez audacieuses pour fréquenter son cercle cosmopolite. Ashton comprenait les réticences de ses aînés qui n'avaient jamais apprécié le fils aîné de la reine.

— Il s'agit de cette Américaine que la comtesse de Kew promène dans tous les salons et salles de bal de la ville, continua l'oncle Bertram en prenant une pincée de tabac à chiquer. Il semble qu'elle ait des vues sur ton frère.

Ashton songea non sans émotion à la jeune fille aux cheveux de miel qu'il venait de croiser dans la bibliothèque.

— Arthur envisage de se marier ? dit-il, perplexe.

— Qui sait ce que ce garçon a en tête, rétorqua Sylvia, masquant à grand-peine son dédain. À part les phalènes.

— Les papillons, corrigea Bertram.

— Peu importe. Il a remarqué cette fille et a permis à la comtesse de la lui présenter. Nous ne pouvons permettre qu'il fasse quoi que ce soit de stupide. Nous avons donc un projet.

— Pour Arthur ?

Son frère était-il au courant de ce qui se tramait ?

— Il va épouser la comtesse de Dorchester.

Ashton ne put dissimuler sa stupeur.

— Son mari risque de ne pas être d'accord, raillait-il.

— Il est sur son lit de mort, précisa Sylvia, le regard noir.

— Il peut nous quitter à tout moment, renchérit la cousine Albertine, visiblement ravie.

— Ou pas, intervint l'oncle Seward qui se sentait obligé de modérer l'enthousiasme d'Albertine. Il tient bon, le bougre. Cela fait des semaines qu'il refuse de partir pour l'au-delà.

Tante Sylvia le fusilla du regard, puis se tourna de nouveau vers Ashton.

— Par sollicitude, nous avons envoyé notre médecin de famille à son chevet. Non seulement il soulagera la détresse du comte, mais il lui fera discrètement part de notre souhait d'alliance avec la comtesse.

— On ne peut laisser ce chien de Norwich essayer de s'imposer, déclara Bertram. Il convoite ce domaine depuis des années. D'excellentes terres à faisans...

— Quoi qu'il en soit, nous devons gérer le problème de cette Américaine arriviste, le coupa Sylvia.

— Nous devons éviter à tout prix qu'Arthur songe aux femmes et au mariage avant que le vieux Dorchester passe l'arme à gauche, précisa Bertram.

— Et c'est là que tu entres en jeu, mon neveu, renchérit lady Sylvia en le fixant du regard. Tu vas mettre à profit tes compétences et ton expérience pour empêcher cette créature de passer la corde au cou de ton frère.

Ashton songea au regard déterminé de la jeune Américaine et à ses lèvres pleines, et un frisson d'impatience le parcourut.

— Et si elle se révèle indifférente à mes manœuvres de diversion ?

— Elle est des plus avenantes, répondit lady Sylvia. Tu trouveras un moyen de te rendre plus intéressant que ce pauvre Arthur, j'en suis sûre.

Ashton n'en croyait pas ses oreilles. Depuis toujours, ses vieilles tantes lui reprochaient ses aventures galantes et ses romances scandaleuses, et voilà qu'elles lui ordonnaient d'adopter ce comportement avec une parvenue américaine ayant des vues sur le titre familial.

Il croisa tour à tour les regards déterminés de ses proches et réalisa, sidéré, qu'ils voulaient qu'il fasse plus que la distraire. Ils voulaient qu'il la séduise.

Une perspective qui n'était pas pour lui déplaire, car l'Américaine était à la fois jolie et rebelle, en plus d'être riche. Il songea soudain qu'il pouvait tirer un autre avantage de la situation. Après tout, il était venu à ce bal dans l'espoir de solliciter une augmentation de ses maigres revenus.

— Les manœuvres de diversion peuvent être très coûteuses...

Tante Sylvia se crispa. Elle se tourna vers les autres membres de la famille, qui semblaient plus choqués par cette requête que par ce qu'eux-mêmes demandaient à leur neveu.

— Nous devrions trouver une solution financière, je suppose, marmonna-t-elle.

3

Dans la salle de bal qui brillait de mille feux, Daisy se tortilla en voyant le duc se frayer un chemin dans sa direction parmi les invités. Les hommes ne parlaient que des dernières élections et les femmes ne cessaient de lui présenter leurs filles, ralentissant sa progression. Dissimulée par leurs robes, la main de la comtesse sur le poignet de Daisy lui rappelait qu'elle devait attendre que le duc s'adresse à elle.

Pour une Américaine, respecter ce protocole était particulièrement difficile, et plus encore pour Daisy qui n'avait pas l'habitude d'attendre qu'un homme, quel que soit son rang, la salue. Ce n'était pas comme si le duc ne lui avait pas été présenté officiellement. Ils avaient « pris le thé » ensemble trois jours d'affilée et elle avait déjà enduré deux discours sur une espèce de papillon dont elle n'avait pas retenu le nom latin.

Daisy aperçut d'abord les jambes du duc, puis sa taille et ses épaules discrètement soulignées par des épaulettes. Il n'était ni athlétique ni musclé, ce qui était sans doute une bonne chose. En revanche, il était plus grand que la moyenne et particulièrement soigné, de ses cheveux pommadés à la perfection jusqu'à ses chaussures impeccablement cirées. Quelle importance qu'il n'ait pas des mains à la fois

fortes et élégantes ? Un picotement au niveau de son décolleté lui rappela... *Non !*

Elle se força à lever les yeux et se concentra sur le visage du duc. Il avait les cheveux châains, les yeux gris, des lèvres sans relief qui se prêtaient à merveille aux sourires ducaux. Tout le contraire de l'inconnu de la bibliothèque, dont la bouche sensuelle promettait les baisers les plus enivrants. Elle ne put s'empêcher de s'imaginer dans les bras de cet homme, qui la dévorait de baisers...

La comtesse la rappela à l'ordre en exerçant une pression sur son poignet.

Daisy détourna les yeux et s'efforça de penser à autre chose, n'importe quoi. Rubans. Chevaux. Grenades. Chevaux ornés de rubans et mangeant des grenades. Ses pensées vagabondèrent. Elle se vit nue, parée de rubans de soie, tandis que l'inconnu lui faisait déguster une grenade juteuse...

— Mademoiselle Bumgarten.

Le duc l'avait rejointe, suivi de ses courtisans habituels, et lui tendait la main, les yeux rivés sur sa robe, l'air fasciné. C'était davantage par les papillons de soie que par elle qu'il semblait fasciné.

— Votre Grâce.

Elle esquissa une révérence en affichant son plus beau sourire et songea à l'effet qu'il produirait sur Mme Astor lorsqu'ils se rendraient à New York. La reine des soirées mondaines décréterait soudain qu'il était indispensable de les inscrire sur sa liste des personnes en vue.

— Sauf erreur de ma part, déclara le duc avec enthousiasme, vous avez un *Melanargia galathea* et un *Parnassius apollo* dans les cheveux.

— C'est ainsi qu'ils se nomment ? s'enquit Daisy qui se força à paraître charmée. Ces petites choses